

Un feutre d'or



Un

L'agent immobilier avait dix minutes de retard.
Et cela faisait dix longues minutes qu'*elle* l'attendait.
Dix minutes insoutenables, car chaque attente était pour *elle* synonyme de douleur.

Pourtant, par le passé, *elle*-même n'avait pas été un modèle en matière de ponctualité. *Elle* ne parvenait jamais à être à l'heure. Ni le matin pour se rendre au travail, ni l'après-midi pour aller chercher ses filles à l'école. Pas même le soir pour un dîner entre amis. Ces retards perpétuels exaspéraient son mari au plus haut point. Il avait beau lui en avoir parlé, lui avoir dit que ce n'était plus possible, qu'il fallait qu'*elle* fasse des efforts, *elle* n'y arrivait pas. Au ras-le-bol de son mari s'ajoutait l'inquiétude des filles attendant leur mère parfois près d'une heure devant l'école. Seules.

Puis, un drame vint bouleverser cette vie et *elle* dut définitivement changer son attitude, se mettre à combattre fermement son défaut.

Ce drame lui avait pris ce qu'*elle* avait de plus précieux, de plus cher. Rongée par la culpabilité et le chagrin, *elle* avait rejeté toute vie sociale. *Elle* s'était terrée chez *elle*, refusant de voir quiconque, famille ou amis, refusant de parler, refusant de confier sa peine. Comme si personne ne pouvait lui apporter de l'aide.

Pourtant, un beau jour, *elle* fit le choix de reprendre le cours de sa vie, seule à bord de son bateau. *Elle* avait choisi de repartir à zéro. *Elle* s'était assise à la grande table du salon, les yeux perdus sur le mur contre lequel se trouvait un grand buffet surmonté d'un miroir. Et *elle* se l'était juré : *elle* ne serait plus en retard. Plus jamais. En scandant intérieurement cette promesse, son reflet dans la glace l'avait tout d'abord surprise puis effrayée. Cette détermination avec laquelle *elle* s'était regardée : jamais auparavant ses yeux n'avaient eu cette couleur. Habituellement marron, ils étaient apparus noirs, vitreux. *Elle* avait eu un battement de cils, comme pour chasser ce regard inconnu. Mais il s'agissait bien d'*elle*, là, en face, dans le miroir.

Depuis ce jour, *elle* avait en effet changé. Et désormais, lorsque c'était *elle* que l'on faisait patienter, *elle* réalisait à quel point attendre était long, lourd, pesant. Dans ces moments-là, quand *elle* n'avait rien d'autre à faire que penser, son esprit en profitait pour prendre le large et errer dans les méandres de son cœur et de sa mémoire.

Cela faisait dix minutes qu'*elle* attendait l'agent immobilier et, quand il arriva enfin en claquant dans un bruit sourd la portière de sa voiture, *elle* eut l'impression qu'une gifle venait s'abattre sur sa joue, la réveillant de sa torpeur, la tirant de son malaise, l'arrachant à de douloureux souvenirs.

Le premier contact avec cet homme fut plus que froid : *elle* lui en voulait d'être en retard. Néanmoins, *elle* s'était rapidement radoucie en passant le pas de la porte d'entrée. *Elle* avait déjà connu ce sentiment par le passé. Une maison parmi les autres, une visite, un premier pas dans le hall et, déjà, *elle* se voyait vivre ici. *Elle* imaginait ses filles courant dans l'escalier pour venir à table. Son mari fumant « une dernière clope avant le repas ». Des rires, des pleurs, des disputes, des souvenirs. La vie.

L'agent immobilier la guidait de pièce en pièce, et, tel un fantôme, *elle* le suivait mais ne l'écoutait pas. Son regard vide se posait çà et là. À demi absente, *elle* put tout de même constater que la maison était en bon état, propre et saine. *Elle* n'aurait que quelques travaux de peinture et de décoration, et un peu de bricolage.

Une demi-heure plus tard, ils étaient tous les deux sur le perron. *Elle* était intéressée par cette maison mais devait régler quelques détails auprès de sa banque. Et prendre aussi le temps de la réflexion. *Elle* salua l'agent, lui promettant de le rappeler dès que sa décision serait prise. Sur une dernière poignée de main, ils se quittèrent. Tandis que l'agent montait dans sa voiture et filait vers un autre rendez-vous, *elle* se retourna une dernière fois vers la maison avant de reprendre la route. Cette vieille bâtisse était plutôt imposante. Il n'y avait pas beaucoup de terrain. Juste une cour à l'avant avec trois petites marches permettant d'atteindre la porte d'entrée. Cet espace avait été agrémenté par les anciens propriétaires de géraniums plantés dans des bacs en plastique vert. Cet aménagement n'était pas à son goût. Pourtant, malgré quelques détails de ce genre, plus *elle* regardait cette maison, plus elle lui plaisait. Elle avait quelque chose de chaleureux, de protecteur. Elle procurait un sentiment intense de sérénité.

D'un point de vue "esthétique", les décorations des ouvertures apportaient beaucoup de charme, d'originalité et de cachet à la façade. Des rectangles de mosaïque ornaient les soubassements de chaque fenêtre. *Elle* réalisa alors que, pendant les dix longues minutes où *elle* avait fait le pied de grue, *elle* n'avait même pas prêté attention à ces décorations. Oui, définitivement, *elle* détestait attendre. *Elle* était restée plantée dix minutes devant cette maison et *elle* n'avait même pas remarqué ces jolis soubassements ? Son esprit, comme toujours, avait divagué. Toujours ce même vagabondage qui lui faisait perdre le fil de la réalité, de l'instant présent.

Elle se dirigea vers sa voiture : il était temps de s'en aller, de s'occuper, avant que son cerveau ne décide de lui-même comment il pourrait s'occuper d'*elle*.

Deux mois et demi plus tard, *elle* poussait la porte de cet endroit devenu sa maison et prenait possession des lieux. Les propriétaires n'avaient pas fait traîner la vente. Et *elle* ne s'en était pas plainte. *Elle* était même ravie, bien qu'un peu surprise, d'être tombée sur des gens aussi expéditifs et pressés de se "débarrasser" de leur bien. Ils étaient plutôt âgés et avaient vécu vingt-sept ans dans cette demeure. Et pourtant, malgré tous les souvenirs qu'ils avaient dû accumuler ici, ils paraissaient quitter ces lieux sans manières, sans regrets et, surtout, avec précipitation.

Quand sa propre mère s'était décidée à vendre la maison de famille, elle l'avait vécu comme une épreuve, un déchirement. *Elle* se rappelait sa mère, tentant de trouver des excuses afin de repousser la date de la vente chez les notaires, faisant croire qu'elle n'avait pas encore fini de déménager les meubles,

de faire ses cartons... Or cela faisait bien longtemps que la maison était vide.

Elle se remémorait, par la même occasion, le jour où *elle* avait dû, à son tour, prendre la décision de vendre sa maison. Celle où *elle* avait vu grandir ses filles. La cour pavée sur laquelle l'aînée avait essayé sa première bicyclette. La cuisine où l'on faisait les devoirs du soir. Mais l'endroit le plus riche en souvenirs était la chambre conjugale. *Elle* et son mari aimaient veiller tard le soir, souvent des heures entières. Une fois les filles couchées, ils se retrouvaient dans le lit à refaire le monde. À raconter leur journée, à se confier leurs problèmes. Son mari n'avait aucun secret pour *elle*. *Elle* n'en avait aucun pour lui. Du moins le pensait-*elle*. Leur relation était saine. Honnête. Tout ce qu'*elle* avait toujours espéré et attendu d'un mari. Tout ce qui d'après *elle* devait déterminer les bases d'un couple. Partage. Écoute. Confiance.

Deux

Les premiers mois dans sa nouvelle maison furent bien organisés et surtout bien remplis. Étant seule pour tout faire, *elle* devait optimiser son temps afin d'être installée le plus rapidement possible.

La journée, *elle* se rendait à son nouveau lieu de travail. À la va-vite, sur Internet, *elle* avait déniché ce petit job alimentaire sans intérêt. Et le soir, entre peinture et bricolage, *elle* déballait ses dizaines de cartons. Elle perdait de longues heures à décider de telle ou telle place pour ce tableau, à bien penser à ne pas remettre ce bibelot sur ce meuble car c'est ainsi qu'il était placé. Avant.

Depuis qu'*elle* avait déménagé, *elle* ressentait aussi un besoin quasi vital de marcher. Souvent, *elle* n'avait pas de but précis. D'ailleurs, *elle* se demandait si *elle* n'oubliait pas sciemment une course juste pour pouvoir sortir et marcher de nouveau. Ces nombreux aller-retour ne la faisaient pas passer inaperçue. Sa maison se trouvant à quelques minutes à pied du bourg et le village étant tout petit, on eut vite fait de remarquer celle qui était la nouvelle propriétaire du 15, rue des Genêts, celle qui marchait sans cesse. Bien que consciente de son trouble obsessionnel – ce besoin irrépressible de marcher –, *elle* se demandait s'il était normal qu'*elle* se sente repérée par un entourage qu'*elle* ressentait hostile, à l'affût de ses moindres faits et gestes. Mais *elle* calmait sa paranoïa en se disant qu'*elle* habitait un petit village. *Elle* avait vécu en ville, où personne ne vous remarque, pas même lorsque vous faites un malaise en pleine rue. Ici, à l'inverse, tout le monde était au courant de la moindre information et surtout de toute transaction immobilière. Comme si acheter une maison dans ce village signifiait s'octroyer une partie de son âme. Mais *elle* ne voulait pas jouer le rôle de l'intrus ici. Et encore moins celui de la dégénérée de service. *Elle* faisait de son mieux pour dissimuler son mal-être, son passé, ses problèmes, afin de paraître toujours la plus heureuse, la plus normale possible.

Un jour, alors qu'*elle* était accroupie dans sa cour en train de déterrer les fameux géraniums, *elle* entendit des murmures, ou plutôt des messes basses, de l'autre côté du mur de clôture. *Elle* se releva doucement et découvrit deux femmes en pleine discussion dans le jardin adjacent. L'une d'elles était sa voisine, quant à l'autre, *elle* ne la connaissait pas.

Elle trouva leurs façons bien étranges. En effet, même sans le son, certaines attitudes en disent long sur une conversation. Les deux femmes ne pouvaient pas soupçonner sa présence de l'autre côté du mur. Mais, régulièrement, l'une d'elles retournait coupablement et furtivement la tête en direction du 15, comme pour s'assurer que personne ne les écoutait.

Elle quitta ses géraniums et rentra chez *elle* se préparer une tasse de thé. *Elle* préférait ne pas écouter. Pour entendre quoi ? Des ragots de mégères sur son compte ? En même temps, quel genre de rumeurs pouvait circuler sur *elle* ? Oh non ! Pas des rumeurs ! Pas encore ! *Elle* versa le thé dans sa tasse et se dirigea malgré *elle* vers la fenêtre, qu'*elle* entrouvrit, tendant finalement une oreille curieuse en direction de la discussion. Les femmes parlaient toujours à voix basse, mais celle qui parlait le plus volontiers s'exprimait parfois avec grande excitation, ce qui lui faisait involontairement élever la voix. Puis elle reprenait son murmure indicible, l'autre la regardant avec effarement et ponctuant son intérêt certain de « oh ! » et de « non ? ». Ne parvenant pas à capter un mot de leur conversation, *elle* ferma sa fenêtre et s'effondra, lasse, sur le fauteuil du salon, prêtant serment de ne plus penser à tout ceci. Son serment fut de courte durée.

Dès le lendemain matin, alors qu'*elle* en était à sa troisième marche de la journée, *elle* tomba nez à nez avec sa voisine. Cette dernière lui adressa un « bonjour » plus que froid assorti d'un regard extrêmement dédaigneux.

Elle était venue jusqu'ici pour repartir à zéro, à la recherche de tranquillité. Non pour subir la suspicion de vieilles mégères, leurs ragots et messes basses se dit-*elle* les yeux au bord des larmes.

Elle passa son chemin, la tête à nouveau emplie de doutes et le cœur empreint de douleur.

Trois

Un jeudi soir, en rentrant chez *elle*, son attention fut attirée par un détail, qui – *elle* l'aurait juré – ne s'était pas trouvé là auparavant. Alors qu'*elle* venait de monter les trois petites marches qui mènent à sa maison et qu'*elle* sortait son trousseau de clés pour ouvrir, son regard se posa inconsciemment sur le soubassement de la fenêtre du salon, fenêtre se trouvant juste à gauche de la porte d'entrée.

Ce détail était une écriture, occupant environ quatre petits carreaux de mosaïque. Une écriture plutôt tremblotante, féminine, faite de grandes boucles sur les jambages. Sous ses yeux, à quelques centimètres de son nez, dans sa cour, sur le soubassement de sa fenêtre, quelqu'un avait écrit avec ce qui semblait être un feutre couleur or : *Amélie*. *Elle* sentit un poids intense plomber sa poitrine. Terrifiée, après avoir mécaniquement jeté un dernier coup d'œil dans la rue, *elle* s'enferma à double tour dans sa maison.

Ce n'est que le lendemain matin, après une nuit très agitée, qu'*elle* trouva un peu de courage pour aller vérifier que sa découverte de la veille n'était pas une hallucination. Mais, malheureusement, l'écriture était bel et bien là, à l'endroit même où *elle* l'avait trouvée hier soir. Après être restée quelques minutes inerte devant ce spectacle, *elle* fut prise d'une excitation soudaine. Il était tôt et il lui restait encore un peu de temps avant de se rendre au travail. S'engouffrant dans la maison en courant, *elle* attrapa un chiffon, redescendit quatre à quatre les escaliers intérieurs, manqua de s'étaler

sur le sol et retourna devant le soubassement. Une force frénétique et incontrôlable la fit froter, froter et encore froter, mais le mot ne disparaissait pas. *Elle* observa de nouveau l'écriture. Il était évident que, si le nom avait été tracé avec un feutre, un simple chiffon n'en viendrait pas à bout. Soit.

Elle retourna donc à l'intérieur, s'empara d'une éponge qu'*elle* mouilla et imbiba de savon. *Elle* s'arrêta dans son bureau, direction sa caisse à outils, dans laquelle *elle* choisit un morceau de papier de verre. Elle prit aussi dans le placard sous l'évier une bouteille de diluant.

Entre un hoquet, deux cent mille battements de cœur à la seconde et un long soupir, *elle* s'affaira devant la mosaïque. L'eau savonneuse n'y fit rien. Quant au papier de verre, *elle* eut beau froter, le nom résistait. *Elle* constata tout de même que l'encre s'était atténuée, mais que l'on pouvait encore deviner l'inscription. *Elle* versa quelques gouttes de diluant sur le chiffon et le nom disparut presque complètement. Entre fatigue et colère, *elle* éclata en sanglots. *Elle* rentra, s'allongea sur le canapé, le bras encore dégoulinant de mousse, la main droite serrant le morceau froissé de papier de verre.

Quand *elle* ouvrit les yeux, il était plus de dix-sept heures. *Elle* s'était endormie là, comme une gamine qui vient de faire un caprice. Et *elle* n'était pas allée travailler. *Elle* avait une faim de loup mais le réfrigérateur était désespérément vide. *Elle* enfila une veste et, sans un regard pour sa maison, se rendit chez l'épicier faire quelques courses. En passant devant chez sa voisine, *elle* aperçut celle-ci à la fenêtre de ce qui devait être la cuisine. Elle était là, camouflée derrière ses vieux rideaux jaunis, illustrant à merveille la commère qu'*elle* était. *Elle* eut beau la fixer des yeux, la mégère ne détourna pas

le regard. Au contraire. Elle la regardait avec insistance. *Elle* crut même voir une lueur d'horreur dans les yeux de celle-ci.

Durant plusieurs jours, *elle* resta cloîtrée chez *elle*, se renfermant sur *elle-même*, ne faisant que dormir et manger. Tétanisée par l'extérieur, par les autres, par ce qu'on pouvait penser d'*elle* ou raconter à son sujet. Tétanisée par l'idée que quelqu'un puisse de nouveau passer le portail de sa maison pour lui jouer une mauvaise blague. *Elle* se demanda aussi si cette demeure n'était pas hantée, ce qui aurait expliqué le départ en toute hâte des précédents propriétaires. Effrayée par la pensée de cohabiter avec des fantômes, *elle* se décida à reprendre le chemin du travail.

Quatre

Ce jour-là, *elle* venait de traiter un dossier très délicat. Une migraine naissante l'obligea à prendre une pause. La secrétaire vint se joindre à *elle* et en profita pour prendre de ses nouvelles. *Elle* lui raconta les jours passés, enfermée chez *elle*, fuyant le monde comme la peste. *Elle* faisait tout son possible pour s'intégrer, être aimable. Mais, en retour, *elle* avait remarqué que l'attitude des gens et même des commerçants du village semblait toujours empreinte de suspicion et de froideur.

La secrétaire lui répondit sur un ton de reproche qu'*elle* trouva plus que déplacé : « Et si justement le problème était là : ce besoin de paraître normale à tout prix. Tu sais, tu épates beaucoup de personnes ici, au boulot. Toujours souriante, de bonne humeur. Beaucoup de gens ne te comprennent pas, ou n'arrivent pas à te cerner. C'est troublant d'avoir une telle force de caractère, alors qu'il y a si peu de temps, tu perdais ton mari et tes deux filles. »

Elle accusa le choc : cette dernière phrase avait été proférée comme une insulte. Et, sans prendre la peine de répondre ou de se justifier, *elle* quitta la salle de pause, abattue, laissant en plan sa collègue et son café. Puis, *elle* boucla les quelques dossiers en cours qu'*elle* avait sur son bureau et fila chez *elle*. En arrivant, *elle* s'allongea sur son lit sans même se déshabiller et pensa à ces derniers jours, à tout ce qui venait de se passer. Les reproches et le ton méprisant de sa collègue. Ce regard froid et horrifié qu'avait posé la voisine sur *elle*. Ce prénom griffonné sur la façade de sa maison. Et le départ précipité des anciens propriétaires.

Elle regarda son réveil. 21 h 28. *Elle* avait chaud et découvrit qu'*elle* s'était endormie toute vêtue. *Elle* se leva, se mit en chemise de nuit et descendit, un peu au ralenti, dans la cuisine, pour boire un verre d'eau fraîche. *Elle* sortit sur le perron pour respirer un peu d'air frais et se mit à observer sa cour. Les géraniums ne faisaient plus partie du décor, remplacés par de beaux buis dans des bacs colorés. Entre chacun de ces buis, *elle* avait planté de belles vivaces. *Elle* avait disposé dans les bacs des galets blancs, pour masquer le terreau et rehausser les couleurs des fleurs. Le rendu était parfait. Alors que son regard se perdait dans ses plantations, *elle* fut attirée par l'un des galets. Son sang ne fit qu'un tour. *Elle* se sentit blêmir et ses jambes manquèrent de se dérober sous *elle*. *Elle* s'empressa vers l'un des bacs et découvrit avec effarement que, non, *elle* n'avait pas rêvé. Un galet parmi les autres portait une inscription. Un prénom. *Mathieu*. Et encore une fois tracé de cette même écriture tremblante et appliquée, avec ce même feutre doré. *Elle* saisit le galet pour le regarder

de plus près, s'assurer de ce qu'*elle* voyait. *Elle* le tenait du bout des doigts comme s'il était empoisonné. Puis, dans un sanglot étouffé et sur le point de hurler, *elle* s'écroula à terre.

Quand *elle* se remit enfin de son malaise, la mégère l'observait, cachée derrière ses rideaux. *Elle* se rendit compte que le galet griffé du prénom doré était toujours dans sa main. Un frisson lui parcourut le dos. Machinalement, *elle* le jeta où *elle* l'avait pris et se précipita à l'intérieur, cachant son visage tel un prévenu qui sort d'une audition sous les flashes des photographes. Même à l'intérieur, *elle* savait qu'*elle* serait surveillée. *Elle* était au plus mal et se remit au lit. *Elle* avait la sensation de déambuler sur une planète inconnue. L'impression de flotter mais avec un boulet retenant ses pieds. *Elle* se souvenait de ces cauchemars dans lesquels *elle* voulait crier, hurler, fuir, sans pouvoir y parvenir.

Elle se releva pour tristement coller son front à la fenêtre. Cette sale mégère était encore là, planquée derrière ces saloperies de rideaux. La première idée qui lui traversa l'esprit fut d'aller lui planter un couteau de cuisine dans la poitrine. Mais cette idée venait de ses tripes. Et *elle* savait qu'*elle* ne devait pas écouter ses pulsions. Ou plutôt qu'*elle* ne devait plus le faire. Alors, tentant de garder son calme, *elle* se recoucha.

Le lendemain matin, à huit heures, *elle* se leva, prit une douche, s'habilla et s'observa dans le miroir : son regard avait retrouvé une once d'humanité. Désormais présentable et plus déterminée que jamais, *elle* se mit en route pour le poste de police. Une fois sur place, *elle* fut reçue assez rapidement.

Non loin d'*elle*, un couple pleurait et *elle* ne put s'empêcher d'éprouver de la pitié. Au bureau d'accueil, *elle* expliqua à ce policier qu'on lui voulait du mal et qu'*elle* souhaitait porter plainte. Le policier disparut dans un bureau duquel *elle* crut même entendre lui parvenir des ricanements. Puis le policier revint, accompagné d'un autre officier, qui l'invita à le suivre dans son bureau. *Elle* lui raconta tout. La voisine qui ne cessait de la surveiller. La suspicion ambiante à son sujet. Et surtout, ces prénoms qui apparaissaient mystérieusement. *Elle* évoqua aussi le départ précipité des anciens propriétaires et son inquiétude quant à la présence éventuelle de fantômes chez *elle*.

Le policier l'écoutait. Pendant qu'*elle* déballait son histoire, il repensait à cette femme qui était venue déposer plainte quelques mois auparavant. Elle lui avait expliqué qu'un homme sortait du poste de télévision pour venir lui voler l'argent qu'elle cachait dans un tiroir. Ils avaient beaucoup ri au poste ce jour-là. Mais pas devant la femme bien sûr. Le policier avait pris la déposition, très respectueusement, très calmement. Puis, avec beaucoup de tact, il avait conseillé à cette dame d'aller raconter son histoire à un spécialiste. Comme il avait l'habitude de ce genre de situation, il avait su s'y prendre parfaitement. La bonne femme n'avait même pas réalisé qu'il lui faisait comprendre qu'elle avait besoin d'être soignée. Elle avait noté les coordonnées du docteur et avait remercié chaleureusement l'officier pour ses conseils.

Puis, tel un pêcheur qui vient d'attraper un énorme poisson, il avait raconté à tout le monde, en détail, haut et fort, la déposition qu'il venait de prendre. Tarée. Folle. Et justement, son "gros poisson" du jour était là, devant lui, en train de parler. Il se demandait s'il lui restait des cartes de visite de son ami psy.

Mais une phrase l'arracha à ses pensées :

- « Vous pensez que les gens me soupçonnent ? demanda-t-elle.
- Vous soupçonner ? Mais de quoi, voyons ?
- Du meurtre de mes enfants. De mon mari. »

Quand *elle* arriva dans sa maison, *elle* n'était malheureusement pas soulagée pour un sou. *Elle* pensait que parler, voir la police, porter plainte l'eût calmée, mais non. Une douleur au ventre lui rappela que cela faisait bien longtemps qu'*elle* n'avait pas mangé. Et comme *elle* se dirigeait vers la cuisine, *elle* se sentit soudain très épuisée. Ses oreilles se bouchèrent, son bras droit lui sembla très engourdi et *elle* perdit une nouvelle fois connaissance.

Cinq

Quand *elle* revint à *elle*, sa douleur au ventre était toujours bien présente. *Elle* se releva tant bien que mal, les jambes en coton. Ses mains étaient très moites. *Elle* était tellement faible qu'*elle* eut bien des difficultés à ouvrir le placard de la cuisine. *Elle* s'empara du premier biscuit qu'*elle* dénicha, le porta à ses lèvres sans appétit et sans conviction. Puis, manger lui procura du plaisir. *Elle* retrouva ses esprits. *Elle* s'appuya contre le plan de travail de la cuisine, ferma les yeux et soupira pour vider ses poumons.

Quand ses paupières se relevèrent, *elle* manqua de s'étouffer. Face à *elle*, sur le mur de sa propre cuisine, s'étaient de grandes lettres tremblotantes. *Elle* hurla. Si fort qu'*elle* en eut mal à la gorge. *Elle* s'affala sur sa table et cria de toutes ses forces. « *Emma ! Emma ! Emma !* »

Six

Cela faisait bientôt dix jours qu'on ne l'avait pas vue au travail. Ce n'est pas son absence non signalée mais plutôt les dossiers s'entassant sur son bureau qui alarmèrent ses collègues. Les requêtes devenaient urgentes. On avait téléphoné chez *elle* ; personne ne répondait.

La secrétaire, missionnée par le chef de service, avait pris la route du 15, rue des Genêts. Elle avait trouvé la maison et avait sonné. Personne n'était venu ouvrir. Elle avait poussé le portillon et était allée frapper à la lourde porte en bois. Pas de réponse. Pas de bruit. Elle avait remarqué qu'une fenêtre était ouverte et en avait presque ressenti de l'inquiétude. Cette sensation l'avait poussée à abaisser la poignée de la porte d'entrée, qui, à sa grande surprise, n'était pas verrouillée. La maison était absolument calme. C'est dans la cuisine que la secrétaire avait découvert le corps. La vue brouillée, les muscles tétanisés, elle s'était mise à hurler, fixant sa collègue pendue au bout d'une corde.

Épilogue

Les rumeurs.

Certaines disent qu'*elle* était tout à fait consciente de ce qu'*elle* avait fait. Qu'*elle* s'était pendue pour ne plus avoir à culpabiliser. Car c'est *elle* qui, le jour du drame, avait demandé à son mari, Mathieu, d'aller chercher les filles. *Elle* était encore en retard. Son mari avait accepté. À contrecœur, car il n'avait que peu de temps pour faire cet aller-retour. Mais, pour ses filles, Emma et Amélie, il aurait tout sacrifié, pris tous les risques.

D'ailleurs, il avait roulé très vite pour ramener les petites à la maison. Il pleuvait et la voiture avait dérapé sur la chaussée et s'était encastrée dans la glissière de sécurité, emmenant à tout jamais son mari et ses filles de l'autre côté de la rive.

Les rumeurs.

D'autres rumeurs disent qu'*elle* a rédigé une lettre avant de se suicider, disant que, non, ce n'est pas ce qu'avaient dit les gens à l'époque. Ni la piste qu'avait suivie la police. Ce n'était pas vrai : *elle* n'était pas folle. *Elle* n'avait pas voulu leur mort. *Elle* n'avait pas saboté les câbles de frein de la voiture. D'ailleurs, les poursuites avaient été rapidement abandonnées, faute de preuves.

Personne ne saura jamais qui *elle* était vraiment. La seule certitude qu'*elle* a laissée sur son compte, à tous les gens qui l'ont croisée, c'est qu'*elle* paraissait bien trop heureuse et bien trop détachée de tous les malheurs qu'*elle* avait eu pour être honnête.

Retard ou meurtre, *elle* le disait dans sa lettre, *elle* le certifiait : *elle* n'était pas folle. D'ailleurs, le docteur qui la suivait n'avait rien décelé en *elle* de comparable à de la folie.

Les rumeurs.

Les rumeurs disent aussi que, pendue et morte au bout de sa corde, *elle* serrait encore dans sa main un objet que le médecin légiste avait eu beaucoup de mal à lui retirer : un feutre d'or.

